

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, dimanche 13 septembre 1914

On commente avec jubilation la confirmation de la nouvelle selon laquelle l'aile droite allemande a dû se retirer ces derniers jours de soixante-cinq kilomètres sous l'irrésistible pression des Français, et selon laquelle le centre initie aussi un mouvement accentué de repli.

Par ailleurs, des personnes arrivées des environs immédiats de Maubeuge assurent que les Allemands ont exagéré démesurément les proportions de leur victoire et que, en entrant dans la ville, ils n'ont trouvé et pu faire prisonnière qu'une petite partie de la garnison – quelques centaines d'hommes à peine – et sans munitions ni vivres. Les canons avaient été rendus inutilisables.

Malgré ces nouvelles favorables, l'aspect de la ville (Bruxelles) est d'une tristesse infinie. Les "*terrasses*" ont disparu des boulevards, avec les tables et les chaises installées à même les trottoirs, qui créaient tellement d'animation. Dans les rues centrales, solitaires, s'agitent au vent, désespérément, les drapeaux belges qui sont restés sur les balcons comme s'ils voulaient se détacher et s'envoler au secours de ceux qui combattent. La tempête règne depuis hier, après de longues semaines de beau temps, d'un beau temps implacable, parce que, quand les hommes se mettent en pièces comme des bêtes féroces, il faut déclamer avec le poète espagnol (N.d.T.) ces vers :

*Comme ton calme est insupportable,
ô, mère nature !*

Même les éléments déchaînés sont aujourd'hui en harmonie avec la situation terrible et ne contrastent pas avec la tragédie dans laquelle nous figurons, héros et comparses, comme cette resplendissante pleine lune qui, durant les dernières scènes de sa défense héroïque, inondait de lumière Maubeuge bombardée :

*... Sous l'impassible et muette
Indifférence du ciel ! (N.d.T.)*

Les rares Bruxellois, qui n'ont pu résister à l'habitude invétérée de sortir de chez eux les dimanches, se réfugient dans les cafés, où brûle, couleur de cendre, le gaz dans la pénombre, et ils chuchotent autour de la table, lançant des coups d'oeil méfiants autour d'eux, les traits tirés et le geste mesuré, comme au chevet d'un moribond, comme dans un conciliabule de conspirateurs, et ni Jordaens ni

Teniers ne trouveraient en eux le modèle approprié pour ces joyeuses et tumultueuses beuveries où la couleur de l'un et le dessin de l'autre évoquent, comme un orchestre, l'animation et le brouhaha.

C'est que, dans tout Bruxelles, les esprits continuent à déprimer. Outre la présence des soldats allemands, qui pullulent, il y a celle des espions, qui sont légion car, aux Allemands libérés au début de l'occupation, sont venus s'en ajouter d'autres et d'autres encore, en quantité incalculable, tous suspects – même si tous ne cultivent pas l'espionnage comme une profession –, avec des emplois dans l'administration civile allemande, qui est en train de s'organiser, afin que le joug de l'envahisseur soit effectivement encore plus ressenti. Il n'y a pas à dire ! Les Allemands sont incomparables en ce qui concerne la discipline et, parmi les principaux éléments de leur discipline, figure l'espionnage

comme j'ai dû le dire, le temps d'organiser mes notes.
(1 **Note de l'auteur**)

Et tous ces gens qui ont oublié ce qu'est un divertissement : qui ne peuvent plus se rendre au théâtre ni au cinématographe, fermés dès le début, et qui ne le désirent pas ; qui n'entendent pas de la musique – sinon celle, criarde et discordante, des fifres et des tambours au rythme desquels défilent les bataillons allemands – ; qui ne disposent pas de trams, ni d'automobiles, ni de fiacres pour rentrer chez eux. Ces gens disparaissent dès que commence à tomber le soir parce que, peu après, tous les établissements seront fermés et que toutes les rues seront ténébreuses, à peine éclairées par la veilleuse tremblante d'un réverbère dans la pénombre, muettes, sans autre bruit que celui des lourdes bottes allemandes, du choc de la culasse d'un fusil contre les pierres du trottoir ou le sifflement du vent

d'ouragan aux carrefours criblés par la pluie.

Avant d'entreprendre le chemin du retour, en remontant la rue de la Madeleine fortement en pente, je m'arrête pour lire, sur les murs de la Bourse, sous une lanterne moribonde, la dernière affiche de l'autorité allemande. Elle est de la cuvée d'aujourd'hui et elle revient péremptoirement sur l'interdiction de circulation pour les automobiles particulières, les motos et les bicyclettes, à Bruxelles et ses faubourgs, pour tous ceux qui n'auront pas une autorisation du commandant allemand – que l'on n'octroie qu'en cas d'urgence –. On a réitéré aux troupes l'ordre de faire feu sur n'importe quel cycliste qu'elles verraient dans les environs, parce que "*on des preuves*" – dit l'affiche – "*que la garnison d'Anvers a été continuellement informée des mouvements de nos troupes par l'intermédiaire des cyclistes*". On ajoute que tous ceux qui, à partir du 15 septembre,

continueront à détenir des pigeons voyageurs, correspondront par des signaux ou tenteront de nuire aux militaires allemands, seront jugés en cours martiale.

Entretiens, le canon continue à tonner au loin. On parle du bombardement des établissements industriels que M. Solvay possède à Vilvorde (2 **Note de l'auteur**) et que les Allemands avaient occupé en les transformant en cantonnements pour se défendre contre les attaques des troupes belges.

Et, chaque jour, nous parviennent en plus grand nombre, des récits et témoignages de nouvelles et exécrables atrocités allemandes. On me raconte aujourd'hui, par exemple, qu'un pauvre curé de village a été enterré vivant.

Je pourrais le croire, en raison des précédents, épouvantables et vérifiés, de Dinant, de Louvain, de tant d'autres scènes de crimes inouïs, mais je préfère

attendre la preuve, preuve qui, dans le meilleur des cas, tardera à arriver, parce que les témoins se seraient sûrement monté la tête.

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (10) », in LA NACION ; 26/03/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (11) », in LA NACION ; 27/03/1915.

Notes de l'auteur :

(1) Voir l'article de l'auteur intitulé "*Espionajes*", dans le numéro [.?.] de *La Nación*. **N.d.T.** : Ce texte ne

figure pas dans la *Bibliografía argentina de artes y letras (compilaciones especiales, N°13)*, consacrée à Roberto J. PAYRO par Stella Maris FERNANDEZ de VIDAL en 1962. Serait-ce un des textes perdus par les services postaux ? ... Voir la note de PAYRO in « *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruselas (3)* », in *La Nación* du 20/11/1914 (publié sur notre site le 7 août) : « *Cette lettre, que j'avais pourtant envoyée par recommandé avant celle qui contenait mon **journal** portant sur les dates allant du 8 au 12 août inclus, m'a été retournée par les services postaux. La précédente, pas. Dieu sait ce qu'il en est advenu ! ... En attendant, le contenu en est irrémédiablement perdu.* »

(2) Rien de tel n'eut lieu.

N.d.T. :

Les citations "Comme ton calme est insupportable, ô mère nature !" **et** "Sous l'impassible et muette indifférence

du ciel" proviennent d'une strophe du poème *El Vértigo* de l'Español **Gaspar Nuñez de Arce**. Nous en avons trouvé la version complète grâce à <http://www.encontrarse.com/notas/pvernota.php3?nnota=10617>